

Charly Guyot, «André Malraux et la “Voie royale”», *La Guilde du Livre*, mars 1954, p. 62-64.

Entre les *Conquérants* (1928) et la *Condition humaine* (1933), la *Voie royale*, roman publié en 1930, débouche, me semble-t-il, sur l'une des perspectives les plus tragiques du paysage intérieur que nous donne à contempler l'œuvre entière de Malraux. Première partie d'un ensemble jusqu'à maintenant inachevé et qui s'intitulerait *Puissances du Désert*, ce roman, nourri de l'expérience indochinoise d'un Malraux archéologue et orientaliste, ne va pas sans faire songer, invinciblement, à quelques figures dominatrices, légendaires, d'aventuriers. Je pense à Rimbaud explorateur et trafiquant d'armes en Abyssinie. A ce personnage mystérieux, hallucinant, que Joseph Conrad plonge au *Cœur des Ténèbres*. Au colonel Lawrence surtout, ce Lawrence l'Arabe à qui Malraux médite, depuis longtemps, de consacrer un ouvrage – *Le Démon de l'Absolu* – et dont la vie (il le notait encore l'an dernier) ne cesse de l'«intriguer au plus haut degré». «Vie, écrit-il, puissamment accusatrice», comme le sont aussi celle du héros de Conrad, celle de Rimbaud. Et, tout aussi bien, celle de Perken, dans la *Voie royale*.

Dès 1926, dans *Tentation de l'Occident*, Malraux décelait «au centre de l'homme européen, dominant les grands mouvement de sa vie, ... une absurdité essentielle». Toute certitude étant enlevée à l'individu – Dieu d'abord, puis la notion de la permanence de l'Homme – il ne lui reste que la conscience de sa mortalité et de sa solitude foncière au sein d'un univers qui l'ignore. En dernière analyse, pour Malraux, le fond de la conscience humaine est, au départ, l'épouvante. Un personnage de la *Condition humaine* affirmera : «On trouve toujours l'épouvante en soi; il suffit de chercher assez profond.» Dans les *Conquérants*, Garine, malade, éprouve «le sentiment de la vanité de toute vie, d'une humanité menée par des forces absurdes». Quelque chose d'«insaisissable» le domine, l'envahit; quelque chose de monstrueux, qui le nie, qui l'abolit. Nulle part, je crois, cette obsession de la puissance des ténèbres et de la mort ne se fait, chez Malraux, plus lancinante que dans la *Voie royale*. L'aventurier Perken et son jeune compagnon, Claude Vannec, s'y détachent sur un fond

d'inhumanité essentielle, radicale, d'hostilité même du monde à toute vie humaine. La forêt tropicale et ses dangers, les rythmes imperturbables de la nature et des astres sont ici le symbole même du néant. Bien avant le Roquentin de Sartre, Claude Vannec fait l'expérience de «la nausée» et de l'absurdité existentielle : «Depuis six jours (il) avait renoncé à se séparer les êtres des formes, la vie qui bouge de la vie qui suinte; une puissance inconnue liait aux arbres les fongosités, faisait grouiller toutes ces choses provisoires sur un sol semblable à l'écume des marais, dans ces bois fumants de commencement du monde. Quel acte humain, ici, avait un sens ? Quelle volonté conservait sa force ?» Une grande image domine, dirait-on, tout le roman. C'est celle de la nuit qui tombe : «Du mur d'arbre aux lointains qui se confondaient avec la nuit, du ciel où apparaissaient les étoiles plus claires que le feu à la grande forêt primitive, la force lente et démesurée de la chute du jour accablait Claude de solitude, rendait à sa vie son caractère traqué. Elle le submergeait comme une invincible indifférence, comme la certitude de la mort.»

Comment échapper à cette conscience torturante du néant cosmique, comme aussi à la conscience que l'individu éprouve de son vieillissement, de sa condition d'homme soumise au temps, c'est-à-dire encore à la mort irrévocable ? Perken, en face de Claude, s'interroge : «Exister contre tout cela (il montrait du regard la menaçante majesté de la nuit), vous comprenez ce que cela veut dire ? Exister contre la mort, c'est la même chose.» Question que, d'œuvre en œuvre, Malraux ne cesse de poser et à laquelle il donne, selon les personnages de ses romans, diverses réponses. Dans la *Voie royale*, cette réponse offre le caractère d'une révolte désespérée.

Perken repousse comme une duperie la tentation du suicide : «Celui qui se tue, dit-il, court après une image qu'il s'est formée de lui-même : on ne se tue jamais que pour *exister*. Je n'aime pas qu'on soit dupe de Dieu.» «S'il pense à sa mort, dit-il encore, ce n'est pas pour mourir, c'est pour vivre.» La conscience de l'anéantissement final excite en lui un besoin immotivé, en quelque sorte viscéral – «joie poignante, sans espoir» – de se sentir vivre, dans l'action et dans l'érotisme. Formes de «divertissement» (au sens pascalien du terme) qui, chez le Garine des *Conquérants*, comme chez Perken, ne s'accompagnent d'aucune tentative de légitimation morale.

Garine dit de lui-même : «Au fond, je suis un joueur... Une vie ne vaut rien, mais rien ne vaut une vie.» Tchen encore, dans la *Condition humaine*, lorsqu'il découvre en soi l'«épouvante», réagira en s'écriant : «Heureusement, on peut agir.» Action anarchiste, liée à un foncier mépris de l'homme : c'est celle-là même où Perken se plaît. La volonté de puissance, l'appétit de conquête, qui le meuvent attestent une composante sadique. Etudiant avec Vannec une carte du Siam, Perken déclare : «Je veux laisser une cicatrice sur cette carte.» C'est ainsi qu'il entend «jouer contre (sa) mort». Je le veux, ajoute-t-il, «comme je veux des femmes». Jeu désespéré, mené sans aucune illusion, mais qui, par là même, confère à celui qui s'y livre une sorte de grandeur farouche. Scène capitale, et d'une étonnante beauté, que celle où Perken marche vers les Moïs menaçants, au péril de sa vie, afin d'échapper à l'«humiliation de l'homme traqué par sa destinée» : «Il éprouvait si furieusement l'exaltation de jouer plus que sa mort, sa libération de l'état humain, qu'il se sentit lutter contre une folie fascinante, une sorte d'illumination.» Perken mourra, empoisonné par une fléchette de guerre; mais, jusqu'à son dernier souffle, il portera un défi à l'ennemi qui le terrasse. Il ne veut pas se reconnaître défait. Il nie cette mort où il s'abîme : «Il n'y a pas... de mort. Il y a seulement... moi... moi... qui vais mourir.»

Malraux dit encore de Perken : «La lutte contre la déchéance se déchaînait en lui ainsi qu'une fureur sexuelle.» L'érotisme, dans la *Voie royale*, est une des manifestations de cette lutte. Parlant des femmes, Perken affirme : «On n'imagine pas ce qu'il y a de haine du monde dans le : une de plus !» Sadique, il se venge sur la femme de cette condition mortelle qui est la nôtre. En haïssant, il éprouve le sentiment de triompher de la mort. Il affirme sa liberté – sa dérisoire liberté – face à l'univers et au destin. Sa conscience se pose, isolée, *contre* le monde de la fatalité. Dans une étude sur les *Liaisons dangereuses*, Malraux notait que l'érotomane se croit, un instant, «maître de son destin». Mais au terme de la poursuite érotique et une fois retombée la passagère exaltation de la conscience de soi, il y a, en réalité, triomphe de la mort. Claude Vannex le pressent, en entendant Perken exprimer sa volonté de possession sadique : «Ce qu'il veut, pensait Claude, c'est s'anéantir.» Une page audacieuse et fort belle de la *Voie royale* confirme ce jugement. Perken a fait venir une femme indigène : «Collé à ce

corps qu'il possédait comme il l'eût frappé», il le sent s'«éloigner de lui sans espoir... Jamais il ne trouverait dans cette frénésie qui le secouait autre chose que la pire des séparations. On ne possède que ce qu'on aime... Il ferma les yeux, se rejeta sur lui-même comme sur un poison, ivre d'anéantir, à force de violence, ce visage anonyme qui le chassait vers la mort.»

«On ne possède que ce qu'on aime...» Le mot vaut, en profondeur, pour toute possession. Si la *Voie royale* demeure le plus pessimiste des romans de Malraux, c'est sans doute que, dans cet ouvrage, rien d'autre qu'une élémentaire et cruelle volonté de puissance ne s'oppose à la fatalité du destin. L'action pour Perken est pure révolte anarchique, sursaut de qui veut se sentir vivre, frénétiquement, contre la mort. Pour que l'action, humainement, ne soit pas vaine, il s'agit de l'orienter. Dès la *Condition humaine*, et sans renoncer à la vue tragique qu'il a de cette condition, Malraux nous propose des héros qui ont réussi à donner un sens à leur vie. Kyo meurt, après avoir «combattu pour ce qui, de son temps, aurait été chargé du sens le plus fort et du plus grand espoir». Le *Temps du Mépris* s'achève sur un hymne à «la seule chose en l'homme qui fût plus grande que l'homme, le don viril». A la nuit, à la mort, voici que, par un soudain renversement des valeurs, se substituent l'aurore et l'*Espoir*. On lit, à la fin des *Noyers de l'Altenburg* : «Voici que se lève de la nuit la miraculeuse révélation du jour.»